

Le Soir - Mercredi 9 décembre 2009

« **Beyrouth vibre le soir, pour la liberté** »

Maroun LABAKI

L'invité Elias Khoury

Le grand intellectuel libanais parle avec tendresse de sa ville, qui subit les assauts ravageurs du confessionnalisme.

Vous étiez à Bruxelles, ces jours-ci, pour participer à un festival sur Beyrouth au Halles de Schaerbeek. Quel est votre rapport avec cette ville ? Vous l'aimez ? Elle vous fascine ?

C'est très difficile. Beyrouth fait partie de moi. Et comme toutes les relations très intimes, ma relation avec Beyrouth est très complexe. Je l'aime et je la hais, et nous sommes fâchés et nous sommes amoureux... C'est une ville elle-même très complexe. Et très attachante.

C'est une ville malade. Et quand on aime quelqu'un de malade, l'amour continue, mais il devient ambigu. On veut sauver, mais aussi on en a marre. Parfois on a le sentiment qu'on peut tuer quelqu'un qu'on aime et qui est très malade.

En fin de compte, on découvre que ce n'est pas la ville qui est malade, c'est nous. Beyrouth est notre miroir, c'est le miroir de nos esprits. Et le problème est en nous. C'est difficile de garder le miroir qui reflète les cassures dans nos âmes.

Beyrouth est un conte, ouvert à des histoires à l'infini. Parfois, on croit que c'est fini et ça recommence. Parfois, on croit au retour à la normale, mais rien ne revient à la normale. Cette ville a toujours été comme ça. Ce n'est pas l'effet de la guerre civile.

Ce sont les catastrophes de la région qui ont fait de Beyrouth une métropole. La guerre civile du Mont-Liban de 1840-1860, les massacres arméniens, les massacres en Syrie, la catastrophe palestinienne, sans oublier l'arrivée de Kurdes, de Syriques, d'Assyriens, de Libanais égyptiens, etc. Beyrouth a toujours fait partie de la mutation catastrophique de la fin de l'empire ottoman, avec la naissance des Etats-nations, qui n'ont jamais été stables dans la région. Beyrouth est le résultat de ça, elle résume l'histoire de la région.

Elle était un refuge, né des catastrophes qui l'entouraient. Maintenant, elle est elle-même dans la catastrophe. Pourra-t-elle dépasser sa catastrophe ?

Si vous êtes beyrouthin, vous êtes tout : arabe, égyptien, syrien, palestinien, libanais, kurde, arménien, etc. Ce qui donne à Beyrouth cette vitalité.

Aujourd'hui, le danger, c'est la maladie du confessionnalisme, qui peut pénétrer la ville et la détruire. Comment faire pour que les identités de la ville, qui ont contribué à sa richesse morale, économique, culturelle, etc., ne deviennent pas des maladies ?

Aujourd'hui, à Beyrouth, il y a des murs, sinon dans les rues, du moins dans les têtes...

Il faut faire une différence entre les murs et les rideaux. Il y a toujours eu des rideaux à Beyrouth. La ville a grandi comme un ensemble de villages, au gré des arrivées. Entre eux, il y avait des rideaux, mais ils étaient transparents. C'étaient de beaux rideaux, si on peut dire.

Il y avait un esprit, une vitalité, et la culture arabe avait trouvé à Beyrouth son refuge. Il y avait aussi à Beyrouth les deux grandes universités de la région, l'américaine et la française. L'empreinte islamique de la ville était restée, mais avec d'autres.

La guerre civile a créé la ligne verte qui a séparé l'est et l'ouest de Beyrouth. Mais le plus grand danger est venu après la « guerre de la montagne », en 1984, avec l'amertume du massacre, qui a gagné Beyrouth. Le rideau est alors devenu mur.

Les forces confessionnelles sont à l'œuvre, mais il y a tout de même des passerelles, et même grandes...

Quels sont les symptômes de la « maladie du confessionnalisme » ?

Le grand danger s'est manifesté quand on a eu le sentiment qu'on ne pouvait plus s'exprimer. Quand des journalistes, des écrivains, ont commencé à être assassinés dans les rues de la ville.

La censure va et vient. Quand les forces confessionnelles, principalement catholiques et sunnites, essaient d'opprimer la culture ; et quand les forces militaires ou les services de renseignement de nos « frères » syriens ou de l'ancien régime libanais tuent des journalistes, alors on a peur, et vraiment. Et on sent qu'il y a une vraie bataille à mener.

Dans ce sens, l'assassinat du journaliste et essayiste Samir Kassir, en juin 2005, nous a ouvert les yeux. Il n'y a pas d'acquis. Tout l'héritage de la liberté beyrouthine et libanaise n'est pas un acquis : il faut le réinventer tout le temps, parce que c'est notre seul espoir pour la ville – et pour le pays.

Et puis, à Beyrouth, les valeurs intellectuelles n'ont presque plus cours, dirait-on, la pensée semble s'être appauvrie...

Oui, Beyrouth n'est plus le refuge des intellectuels arabes. Et Beyrouth n'est plus un laboratoire de modernisme pour la culture arabe. On le voit dans la poésie, dans la peinture, dans les arts plastiques, dans le roman, dans le théâtre, etc.

Beyrouth s'est fermée, à cause de l'hystérie raciale : elle a rejeté l'Autre. Voyez comment on a fait des Palestiniens les boucs émissaires de la guerre civile. Voyez comment on traite les travailleurs asiatiques au Liban.

Tout cela est lié au confessionnalisme, qui est une forme de racisme.

Il faut aussi parler de la domination syrienne. La présence de nos « frères » syriens au Liban n'est pas légitime. Mais surtout la Syrie est une dictature, parmi les plus sévères du monde arabe, et la liberté de pensée ne peut pas s'épanouir à son ombre.

Il y a une bataille à mener. En 1990, nous avons ouvert le Théâtre de Beyrouth, et nous avons invité les artistes arabes à revenir à Beyrouth. Sans eux, Beyrouth ne veut plus rien dire. Si on veut sauver le Liban, il faut d'abord sauver Beyrouth.

Qui essaie de sauver Beyrouth ?

Pour répondre à cette question, il faut d'abord parler du grand échec de l'« intifada de l'indépendance » de 2005.

C'était un grand espoir. Elle est intervenue cinq ans après le retrait total de l'armée israélienne du Sud-Liban – qui était son premier retrait inconditionnel, et qui était le fait de la résistance.

En 2005, on disait : si on peut ajouter à la victoire historique contre Israël une révolte populaire contre la domination syrienne et contre le régime des services de renseignement libano-syriens, alors l'indépendance sera à portée de main.

Le journaliste libanais Georges Naccache a dit quand le Liban a accédé à l'indépendance : « Deux négations ne font pas une nation. » Les chrétiens s'étaient alors séparés des Français, et les musulmans de la Syrie.

En 2005, nous avons pensé le contraire : que deux affirmations peuvent faire une nation. Mais malheureusement, nous nous sommes trompés.

Nous avons échoué à cause des forces confessionnelles, qui dominent la vie politique libanaise. Pour être un joueur confessionnel, il faut un appui étranger. Historiquement, les chrétiens avaient l'appui de la France ; les sunnites avaient l'appui de l'Égypte et des Arabes. Maintenant, il y a un nouveau joueur : le chiisme politique, avec l'appui de l'Iran. Ces forces, pour assurer leur maintien, se mettent au service de leurs maîtres.

En 2005-2006, la composante chiite a voulu prendre plus de pouvoir. Elle a rejeté l'« intifada de l'indépendance ». La composante sunnite a pensé qu'elle pouvait gouverner le pays seule. Elle n'a pas essayé de faire des compromis. Et la composante chrétienne était faible, parce que plus personne ne s'intéresse aux chrétiens libanais – ou arabes, du reste, et c'est une autre tragédie. Le Liban est donc entré dans une guerre civile latente entre sunnites et chiites, qui bénéficient respectivement de l'argent saoudien et iranien. Nous sommes retournés au point zéro.

Quelle défaite historique ! Avant cela, on n'avait jamais vu la population libanaise essayer de faire quelque chose, de recréer le pays.

Après des défaites comme ça, il y a de la déception. À Beyrouth, les gens sont très déprimés, maintenant. De ce fait, on trouve très peu de gens qui luttent.

Mais la ville elle-même continue à lutter. Il y a une vibration. Il y a quelque chose qui vibre. On peut le percevoir quand on marche à Beyrouth, le soir. Mais cette vibration ne trouve pas de langage. On a perdu notre langage.

Le travail des intellectuels, à présent, c'est de réinventer un langage adéquat pour qu'on puisse reprendre la lutte, à partir du point zéro. Il est urgent que le discours laïque arrive au premier rang.

L'idée du Liban doit être réinventée, parce qu'il n'y a pas de pays sans idée. C'est la responsabilité des intellectuels, pour ce petit pays, qui est le nôtre et que nous aimons.

Ce sera très dur. Mais comme disait Gramsci, il y a l'optimisme de la volonté et pas seulement le pessimisme de la raison.

Le Libanais Elias Khoury, 60 ans, est une importante personnalité culturelle – et politique – dans son pays

Le Libanais Elias Khoury, 60 ans, est une importante personnalité culturelle – et politique – dans son pays. Dans sa jeunesse, il a activement pris part à la lutte nationale des Palestiniens. Ces dernières années, il s'est distingué comme responsable du supplément culturel du grand quotidien de Beyrouth, « An-Nahar ». Critique littéraire, Elias Khoury est aussi l'auteur de neuf romans, dont « La porte du soleil », « Un parfum de paradis », « Le petit homme et la guerre », tous publiés chez Actes Sud. La même maison d'édition vient de sortir « Le coffre des secrets », traduction d'un roman paru à Beyrouth en 1994.